

Qu'entend-on par langue arabe ?

Quelques siècles avant l'apparition de l'Islam au VII^{ème} siècle de l'ère chrétienne, la langue arabe, sous différentes formes, était l'idiome de quelques tribus nomades ou sédentaires dans des oasis, vivant dans la Péninsule arabique. Dans la période la plus ancienne, l'arabe n'occupait pas toute la Péninsule mais seulement la partie septentrionale. Au sud de la Péninsule, c'était plutôt le sudarabique qui était attesté et pratiqué par les populations locales. Cette langue méridionale présente, selon l'analyse des inscriptions découvertes sur les côtes yéménites mais aussi au Nord dans le Hedjaz, et vieilles de presque une dizaine de siècles avant notre ère, de fortes caractéristiques morphosyntaxiques qui le distinguent clairement de l'arabe septentrional, dont est issu l'arabe proprement dit.

Selon Cohen (1988), la langue attestée dans le sud de la Péninsule arabique, le sudarabique, a connu, elle aussi, plusieurs variantes à travers le temps et l'espace : le minéen puis le sabéen au Yémen actuel et, plus à l'est, l'awsanique, le qatabanique et le hadramoutique. Après l'islamisation, le sudarabique a été pratiquement supplanté par l'arabe du Nord et ne subsiste aujourd'hui que sur quelques points entre le Hadramaout et le Sultanat d'Oman, ainsi que dans quelques îles côtières. On distingue le mehri, le harsusi, le botahari ; dans l'île de Soqotra et quelques autres, on parle le soqotri. La relation au sudarabique ancien de ces parlers mal explorés demande à être précisée. Apparemment, ils semblent procéder de dialectes sudarabiques autres que ceux qu'atteste l'épigraphie.

Dans les parties centrale et septentrionale de la Péninsule arabique, l'arabe n'était pas non plus une langue uniforme et homogène. Les philologues ont classé les différentes inscriptions épigraphiques découvertes dans cette partie d'Arabie en deux groupes qui illustrent deux ensembles linguistiques distincts. Le premier groupe couvrait la partie occidentale de la Péninsule le long de la mer rouge, et le second ensemble dominait tout le territoire oriental et une grande partie du centre de la Péninsule. On ne sait toujours pas, aujourd'hui, si ces deux ensembles correspondent à deux langues différentes ou à deux dialectes de la même langue. On parle d'arabe de l'Ouest et d'arabe de l'Est correspondant respectivement aux principales régions du Hedjaz et du Nedjd de la Péninsule arabique, plus connue aujourd'hui sous le nom d'Arabie Saoudite.

1 – Arabe littéraire et coranique.

Par ailleurs, une autre forme de langue arabe était utilisée dans la littérature orale et la poésie, durant notamment la période proto-islamique, par de nombreux poètes et troubadours. Cette langue que l'on pourrait qualifier, selon la terminologie de Pit Corder (1980), de dialecte idiosyncrasique dans la mesure où elle relève d'un style particulier, spécifique à un certain groupe de locuteurs, et caractérisée par un entremêlement de lexique et de règles syntaxiques de différents parlers, permettait aux poètes de se faire comprendre partout là où ils vont et par le plus grand nombre de tribus. C'était une sorte de langue intertribale réservée à la poésie et à la littérature très abondante chez les Arabes de l'époque préislamique, et n'était connue que de cette élite qui maniait le verbe avec dextérité et à un niveau de performance très haut. Elle était très élaborée avec des constructions morphosyntaxiques précises et un vocabulaire d'une grande richesse, composé de mots appartenant aux différents idiomes pratiqués dans cette partie du monde asiatique. En dehors de ces circonstances, tous les Arabes, y compris ces grands poètes et tous les aristocrates mecquois, pratiquaient chacun, pour les besoins communicatifs courants de la vie quotidienne, le parler de leur tribu d'appartenance. Mise à part cette langue littéraire élitaires, il n'a jamais existé, aussi loin qu'on ait pu remonter dans l'histoire, de langue commune à tous les Arabes de la Péninsule arabique antéislamique, à partir de laquelle se seraient développées les différents parlers différents du monde arabe actuel.

L'analyse linguistique du texte de la vulgate coranique que le Calife Othman a fait établir et envoyer dans différents pays du monde musulman, afin d'officialiser le Coran, de le normaliser et de le préserver de tout risque d'altération par les nouveaux convertis non-Arabes notamment, a montré que la langue de cette version officielle du Texte Sacré ressemble en tous points à l'arabe de la littérature et des poètes préislamiques. La tradition musulmane définit le Coran comme un message divin recueilli intégralement et textuellement par le Prophète de l'Islam de la bouche même de l'archange Gabriel, dans la grotte de Hira à partir de l'an 610 de l'ère chrétienne. Le Prophète était originaire de la Mecque où il était né quarante ans auparavant et appartenait à la puissante et riche tribu sédentaire des Qorayshites. Étant un berger illettré et pas du tout poète, il ne pouvait normalement transmettre, si l'on exclut toute considération miraculeuse, une quantité aussi importante de messages prononcés dans une langue autre que sa langue maternelle, autrement dit celle de sa tribu natale.

Cela étant, les savants musulmans ont vite fait le parallèle entre les trois formes linguistiques et conclu que le parler de la tribu des Qorayshites, autrement dit celui du Prophète, était à l'origine à la fois de la koinè littéraire préislamique et de la langue du Coran. D'autres chercheurs, occidentaux notamment, réfutent cette théorie trop

simpliste et considèrent que la langue du Coran n'a pas pour base le dialecte mecquois, mais l'idiome poétique préislamique qui était une koinè supra-tribale s'étendant sur une vaste aire géographique, au-delà des limites du Hedjaz. D'ailleurs les données linguistiques dont disposent les chercheurs montrent l'existence, entre les dialectes de l'Ouest en général et ce langage poétique, de nombreuses différences essentielles et suffisantes pour dire qu'ils ne peuvent pas l'avoir engendré.

À ce sujet, André Miquel (1993) écrit : « Linguistiquement parlant, le Coran est le triomphe de l'arabe. Mais de quel arabe ? D'entre tous les idiomes connus dans la Péninsule, à travers les deux grandes familles du Nord et du Sud, le Coran répudiant tel ou tel dialecte au sens strict du terme, a choisi, pour une transmission à la fois intelligible et noble, le langage qui était utilisé par les poètes préislamiques, sorte de koinè littéraire, peut être à l'origine dialecte d'une région limitée, promu en tout cas, dès avant l'Islam, au rang de langage poétique, commun, dont l'aire d'extension pousse, de l'Arabie centrale et orientale, très loin vers le Nord, jusqu'en marges steppiques de Syrie et de Mésopotamie ».

En 2000, un philologue et sémitologue allemand, qui s'est donné le pseudonyme de Christoph Luxenberg pour garder l'anonymat et s'éviter les foudres des islamistes intégristes, a conclu dans sa thèse intitulée "lecture syro-araméenne du Coran", après une longue analyse du Texte Sacré et plus précisément des passages ambigus et très difficiles à comprendre, qu'il y a dans le Coran beaucoup de mots et de constructions syntaxiques syriaques et araméens. Pour cet auteur, c'est ce lexique et cette syntaxe étrangers à l'arabe qui rendent ces versets inintelligibles ou qui leur donnent des interprétations ambiguës et différentes. Un des exemples les plus célèbres, ayant attiré l'attention des autres chercheurs et commentateurs du Coran, est que le mot /xa:tem/ qui apparaît dans l'expression /xa:tem al anbiya'/ contenue dans la Sourate 30 et traduite par sceau ou dernier des prophètes, c'est-à-dire celui qui en clôt la liste, veut dire, en réalité, en syro-araméen "témoin".

Ces hypothèses ne nient pas l'origine mecquoise du Prophète et n'excluent pas bien évidemment que la version originale du Coran ait été révélée dans ce parler hedjazien, mais elle laisse déduire que le Texte Sacré aurait fait l'objet, par la suite, d'une révision qui a permis de l'adapter et de le normaliser dans la langue littéraire commune, sans doute influencée déjà par le syro-araméen, langue de culture dominante dans toute l'Asie occidentale aux temps de la Révélation. Cela paraît fort vraisemblable d'autant plus que l'homme à qui l'on avait confié de rassembler et de mettre par écrit le Coran, aussi bien dans sa première version, la compilation du premier calife Abou Bakr, que dans la vulgate unifiée et uniformisée durant le califat othmanien, n'était autre que le jeune Zayd ibn Thâbit, scribe et compagnon du Prophète, réputé, contrairement à ce dernier, très instruit et surtout polyglotte.

La religion musulmane, en plus de son rôle unificateur et cohésif des Arabes, a donné, à travers le Texte Sacré qu'est le Coran, un élan considérable à cette langue poétique antéislamique quant à son développement, son rayonnement et son expansion en dehors de la Péninsule arabique. Ayant acquis un statut de langue coranique, voire d'éternelle et divine, elle devient vite une norme linguistique idéale pour tous les Arabes au dépens de tous leurs parlars usuels et vernaculaires, jugés impurs et déviants. Le Texte Sacré, lui-même, lui consacre plusieurs versets qui l'ennoblissent en insistant sur sa pureté et sa clarté comme le stipule clairement la Sourate 26 dans son 195^{ème} verset. Dans un souci impérieux de normalisation, de préservation de la langue d'éventuelles altérations de la part de nouveaux convertis originaires non arabes mais aussi de diffusion du Coran et de son apprentissage par les nouveaux conquies, le calife Ali ordonna d'établir des règles et une grammaire précise et explicite pour fixer et standardiser cette langue coranique et la doter d'un outil unique et commun qui faciliterait et uniformiserait l'enseignement/apprentissage du Coran, et par la même occasion de la langue arabe.

Ce processus de codification, de normalisation et de standardisation de l'arabe coranique incombait aux grammairiens et philologues de la période médiévale. Après un travail de plus d'un siècle et des divergences d'ordre méthodologique énormes notamment entre l'école de Bassora qui privilégiait le parler qorayshite, considéré de bonne arabicité, dans leur analyse et qui adoptait un point de vue prescriptif, et l'école de Koufa qui préconisait une analyse descriptive de tous les différents usages des locuteurs natifs, une grammaire normative, distinguant le correct de l'incorrect, voire le pur de l'impur, a été élaborée et utilisée comme norme de bon usage par les exégètes coraniques, les écrivains et poètes arabes médiévaux et les missionnaires musulmans dans les médersas et autres confréries et écoles religieuses. C'est ainsi que naquit la langue arabe classique.

Cette langue normalisée a servi comme véhicule religieux, culturel, scientifique et littéraire jusqu'au début de l'époque moderne à partir de laquelle la domination musulmane est passée à des dynasties non arabes. La littérature à rayonnement médiéval proverbial est entrée en décadence et la langue arabe classique, mise en marge par les pouvoirs impériaux ottomans puis européens, est devenue exclusivement liturgique. Au début du

XIX^{ème} siècle, après la décadence de l'hégémonie ottomane, est né, en Égypte d'abord avant de se propager à la Syrie et au Liban, un mouvement dénommé "en nahdha", la renaissance arabe.

Ce mouvement se devait, entre autres missions, la réhabilitation de la langue arabe évincée et marginalisée pendant des siècles. Une équipe de réformateurs avait alors, en vue de l'adapter aux besoins et outils nouveaux de diffusion, entrepris sa modernisation en simplifiant la syntaxe originale et en créant de nouveaux mots ou de nouvelles acceptions à des vocables désuets. Cet arabe moderne, dérivé de l'arabe classique, est utilisé actuellement dans la presse écrite et audiovisuelle, les débats politiques, les textes scientifiques et parfois aussi littéraires. Cependant, l'arabe classique reste la seule langue d'enseignement, de toutes les institutions étatiques et de tous les usages officiels.

2 – Les parlers arabes actuels.

La dialectalisation est une caractéristique générale et ordinaire des parlers humains et une tendance normale de toute langue vivante répandue sur un territoire immense et parmi une population assez nombreuse. Toute langue prend, dans ces conditions précises, des formes régionales, utilisées dans des environnements plus restreints, car les langues se parlent par communautés. Par ailleurs, les langues, tout comme les êtres vivants, évoluent et se transforment sans cesse et meurent même parfois, elles voyagent et rentrent en contact avec d'autres langues auxquelles elles prêtent et empruntent des mots et des structures syntaxiques diverses. Elles sont donc, à tout moment, des institutions actuelles et des produits du passé, disait Saussure. Tout peut changer dans une langue, de la phonologie à la syntaxe en passant par le lexique, la morphologie, la sémantique, etc. De nouveaux phonèmes, de nouvelles formes et constructions et de nouveaux mots apparaissent et d'autres disparaissent ou prennent de nouvelles acceptions en fonction de l'évolution des besoins communicatifs de la communauté pratiquant ladite langue. Ces deux caractéristiques, la régionalisation et l'évolution, suffisent à elles seules pour dire que l'idée de langue pure est une illusion et celle de langue sacrée, un mythe.

Les quelques millions d'arabophones parlent aujourd'hui une bonne vingtaine de parlers différents les uns des autres tant par le lexique et la phonologie que par la morphosyntaxe, répartis sur une étendue territoriale immense allant du Moyen Orient à la Mauritanie, à laquelle il est très difficile de présumer une langue-mère commune ou d'établir une filiation directe avec les parlers préislamiques en raison des différents contacts enregistrés depuis, avec les différents idiomes rencontrés, au sein des territoires conquis à travers le monde, dans le cadre de la conquête musulmane du VII^{ème} siècle à nos jours. Comme le souligne Cohen (1988), le premier grand brassage s'est opéré dans les armées de l'Islam et a donné ensuite naissance à des parlers particuliers différents des dialectes arabiques anciens. L'auteur définit ces usages militaires comme "moyen arabe" par opposition aux parlers préislamiques et aux dialectes contemporains qu'il pense provenir du fractionnement de cette koinè militaire médiévale associé aux influences de substrats locaux comme le berbère en Afrique du Nord, l'araméen au Moyen Orient, etc.

On pourrait dire sans risque d'erreur que les dialectes arabes actuels ne dérivent donc pas de l'arabe classique qui se revendique de l'arabe coranique. Ce dernier, si l'on se fie aux conclusions des linguistes occidentaux, est basé sur la langue littéraire préislamique qui, même si l'on ne sait pas si elle était un dialecte particulier ou une langue composite résultant de plusieurs parlers, n'a été, à aucun moment de l'histoire, une langue vivante et vernaculaire. La situation de la langue arabe a toujours connu un schéma diglossique dans lequel deux formes distinctes sont attestées en même temps : une langue littéraire élitaine et une langue de communication quotidienne. La situation de la langue arabe n'est donc pas comme celle du latin qui, lui, était parlé et écrit pendant longtemps avant de donner naissance aux langues romanes dont le français, l'espagnol, le portugais, etc.

À l'heure actuelle, ces différents parlers arabes sont utilisés quotidiennement par les arabophones pour leurs besoins communicatifs sur un immense territoire qui recouvre la plus grande partie du Proche-Orient asiatique et le nord de l'Afrique jusqu'à l'Atlantique, avec des aires en Asie centrale, en Méditerranée et au-delà du Sahara. On distingue en général les groupes dialectaux arabiques parlés en Syrie, en Jordanie, au Koweït, au Qatar, aux Émirats, en Arabie Saoudite, au Yémen, etc. mésopotamiens du nord de l'Irak, d'Asie mineure et du sud de l'Irak, proches des dialectes de la côte orientale d'Arabie, soviétiques dans les régions de Boukhara et de Kacha (Ouzbékistan) reliés sans doute aux dialectes mésopotamiens, égyptiens avec les parlers de haute Égypte, de basse Égypte et des tribus nomades du Sahara, soudanais, tchadiens et libyens avec des variantes relatives aux trois anciennes régions à savoir la Tripolitaine, la Cyrénaïque et le Fezzan, maghrébins avec des variantes territoriales et régionales, mauritaniens et enfin maltais.

Au Moyen-Âge, l'arabe était parlé aussi en Espagne et en Sicile. Il faut signaler aussi qu'au sein d'un même territoire, il existe des variations non négligeables de formes et de sens d'une région à une autre, voire d'une ville à une autre. Ainsi, en Algérie par exemple, on enregistre des différences significatives entre les parlers des

quatre coins du pays qui viennent s'ajouter aux différences existant entre les populations sédentaires et les nomades.